

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES, & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est sous le patronage de la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

16 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 2 février.

Le président Lincoln a ordonné une nouvelle levée de 200,000 hommes. Les journaux de l'opposition attaquent cette mesure.

La flotte fédérale se prépare à attaquer Mobile. Le bombardement de Charleston continue.

Le général Banks a publié un avis en vertu duquel toute plantation qui ne serait pas cultivée au mois de février serait considérée comme abandonnée et passerait au domaine de l'Etat.

Juarez est attendu à Matamoros. Agio sur l'or, 37 3/8. Change sur Londres, 172; sur Paris, 3.20. Coton, 82 1/2.

New-York, 4 février.

Un projet de loi, soumis à la Chambre des représentants de Washington, porte à 529 millions de dollars les dépenses militaires pour l'armée jusqu'au mois de juin 1865.

Le Sénat a augmenté le droit d'entrée sur le Whiskey.

La commission du budget s'occupe d'un projet tendant à augmenter les droits d'entrée sur les articles domestiques et de luxe pour leur faire produire un revenu annuel de 350 millions de dollars.

New-York, 4 février.

Les Confédérés menacent Newburn, dans la Caroline du Nord. Ils ont forcé les avant-postes à se replier dans la ville. Les fédéraux ont perdu dans cet engagement cent hommes et une batterie d'artillerie.

On dit que les Fédéraux vont abandonner le siège de Charleston. Le général Gilmore aurait reçu l'ordre de se diriger vers le Nord.

Une grande expédition se prépare à la Nouvelle-Orléans; on suppose qu'elle doit être dirigée contre Mobile.

Les Confédérés se retirent de la Virginie occidentale.

Berne, 15 février.

Le gouvernement français a adressé des remerciements au gouvernement fédéral pour l'empressement qu'ont mis les auto-

rités suisses à prêter leur concours aux magistrats français dans l'instruction du procès relatif aux quatre individus prévenus de complot contre la vie de l'Empereur.

Suez, 8 février.

Deux ambassadeurs Malgaches sont arrivés ici. Ils sont chargés de missions pour Paris et Londres.

Les nouvelles de Port-Louis (Ile Maurice) portent que le navire anglais *Royal-Saxon* a été capturé dans les eaux du Cap de Bonne-Espérance par le corsaire fédéral *Vanderbilt*. Le second du *Royal-Saxon* aurait été tué par un officier américain.

Dresde, 14 février.

Un supplément du *Journal de Dresde* donne les détails suivants sur la séance tenue hier par la Diète de Francfort.

Des protestations sont présentées de plusieurs côtés contre l'envoi de troupes prussiennes à Altona.

La Saxe se plaint de cette mesure comme étant en contradiction avec les promesses de l'Autriche et de la Prusse puisqu'elle a été prise sans l'assentiment de la Diète; elle propose pour garantir l'exécution de ces promesses et l'autorité de la Diète germanique, que le remplacement des réserves parties soit fait par le corps d'exécution fédérale.

L'Autriche et la Prusse déclarent que leurs promesses ne sont nullement altérées par la mesure d'occupation qui a été prise.

Madrid, 12 février.

Un banquet a eu lieu jeudi au palais de l'Ambassade de France. Les journaux publient aujourd'hui le toast à la Reine porté par l'ambassadeur de France à l'occasion de l'heureuse délivrance de S. M. Le président du conseil des ministres a répondu par un toast à l'Empereur Napoléon, à l'Impératrice Eugénie et à la durée de l'amitié qui unit les deux pays.

Vienne, 14 février.

La *Gazette autrichienne* dit, à propos des paroles prononcées par lord Palmerston à la Chambre des Communes, relativement à l'adhésion qu'aurait donnée l'Autriche à l'arrangement proposé :

« Nous apprenons, de bonne source, que l'Autriche a posé l'évacuation complète du Sleswig, y compris l'île d'Alsén, comme une condition indispensable pour la conclusion d'une armistice. »

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre émise de Copenhague le 8 février :

« On se ferait difficilement au dehors une idée de l'excitation qui règne ici et qui va en augmentant sans cesse. On n'entend dans les cafés, cabarets et dans tous les endroits publics que des cris et des chants patriotiques. Tout le monde se prononce avec plus ou moins d'énergie pour une résistance vigoureuse. L'exaspération générale est partagée par les femmes qui excitent sans nécessité leurs maris et leurs fils. Des bruits sinistres courent la ville et augmentent l'agitation. On parle de conspirations et de complots sans dire pour qui ni contre quoi. »

On attend avec anxiété les nouvelles du théâtre de la guerre. Partout la fureur, contre les Anglais qu'on accuse de trahison, se fait jour. Les hommes d'Etat reconnaissent qu'il y a nécessité pour le roi de résister aux troupes Allemandes jusqu'à la dernière extrémité. On compte beaucoup sur l'action de la flotte. Et on est peut-être dans la vérité quand on dit : Ce n'est que maintenant que la guerre commence. J'apprends qu'on a relâché plusieurs des personnes arrêtées lors des rassemblements qui eurent lieu à la première nouvelle de la retraite de l'armée. »

Le quartier-général du maréchal Wrangel et du général Gablenz est encore à Flensburg.

La *Gazette de Flensburg* de samedi signale un manifeste du feld-maréchal Wrangel qui menace de punitions sévères toute personne qui entreprendrait sciemment l'ordre qui a été donné de déclarer dans le délai de 24 heures le matériel de guerre laissé par les Danois, ou qui serait soupçonné d'entente avec l'ennemi.

Il est arrivé à Flensburg des blessés d'un détachement danois près de Düppel. Après un petit combat d'avant-poste, les Danois se sont retirés derrière leurs retranchements.

De petites escarmouches paraissent avoir eu lieu sur divers points.

On mande de Flensburg en date de samedi soir :

Tout le Sleswig, à l'exception de Sandewitt et de l'île d'Alsén, a été évacué par les Danois.

On a amené, ici, aujourd'hui, quatre espions danois parmi lesquels se trouvent les pasteurs Morik-Hansen et Rottre de Gravenstein.

D'après les dernières nouvelles de Copenhague, les captures de bâtiments allemands par les navires de guerre danois, deviennent chaque jour plus nombreuses. Dans un premier dénombrement des prises, on trouve 8 bâtiments prussiens, 5 hanovriens, 1 hambourgeois, 1 de Lubeck et 1 d'Odenbourg.

Le commissaire autrichien pour l'administration du Sleswig n'est pas encore arrivé. Le baron Zedlitz, commissaire prussien, n'a pas, à ce qu'il paraît, le don de plaire beaucoup aux habitants du Sleswig.

On assure que le feld-maréchal Wrangel aurait fait savoir à Berlin et à Vienne que l'importance des ouvrages de Düppel était telle qu'il avait besoin d'un parc de siège pour les attaquer.

Si ce fait se confirme, on doit induire que les opérations contre Düppel seront longues et laborieuses.

On verra, par les extraits suivants d'une lettre de Turin, combien sont fondées les craintes au sujet d'un prochain conflit entre l'Autriche et l'Italie :

« Les Autrichiens ont miné le pont du chemin de fer à Peschiera, mais l'on s'est déjà occupé d'y remédier. Un appareil est prêt pour placer des rails sur les débris des ponts. D'autre part on a organisé un nombreux équipage de pontonniers pour pouvoir traverser le Mincio en quinze endroits. Vous voyez que nous comptons réciproquement sur une guerre prochaine. La corde se tend de plus en plus; il faudra bien qu'elle se casse. »

« A Gènes, on voulait faire une ovation au consul du Danemark. Il paraît que la police a pu l'empêcher, mais on trouvera moyen de la tromper. »

Hier, jeudi des Cendres, le carnavalone à Milan, a été peu animé. Le soir, le duc Scotti, qui a porté dernièrement plusieurs milliers de francs au Pape, s'était montré au théâtre de la Scala, le public s'est mis à crier : A la porte l'ennemi de l'Italie ! Le vacarme étant devenu général, le duc et la duchesse se sont retirés. »

L'agitation continue à Athènes. L'Assemblée nationale, à une grande majorité, a autorisé des poursuites contre un député, M. Mastrapas, lieutenant d'artillerie, qui a provoqué récemment la révolte du 6^e bataillon d'infanterie.

Cette résolution a été vivement approuvée par la population qui désire un régime stable de paix publique et de légalité. Mais le Comité national qui est le centre de

l'opposition révolutionnaire, est très irrité de ce vote contre un de ses agents les plus audacieux. Pour prendre sa revanche, il a tenté le renversement subit du Cabinet Bulgarien, en posant un vote de défiance contre le ministère.

Le lendemain, l'Assemblée n'était pas en nombre; le péril a été évité. Mais la situation est loin d'être satisfaisante.

L'Empereur d'Autriche a prononcé, le 15, un discours remarquable à plusieurs titres, à l'occasion de la clôture de la session du Reichsrath.

Voici le texte de ce discours :

« Dans les circonstances significatives où le Reichsrath est clos, c'était pour moi un besoin, avant votre séparation, de vous voir réunis autour de ma personne. C'est avec une satisfaction spéciale que je vois parmi vous les représentants de la Transylvanie qui sont entrés heureusement dans la voie d'une action constitutionnelle commune au moment même où le Tyrol célébrait avec enthousiasme l'anniversaire séculaire de son union avec l'Autriche. J'ai reconnu, avec une véritable joie, dans ces faits, l'indice d'une entente féconde avec mes intentions et la garantie d'un heureux souvenir. Tandis que la situation générale de l'Empire était un sujet de réflexions constantes, la disette qui frappait quelques points de la Hongrie me remplissait d'un deuil profond. Vous avez secondé avec une sympathie fraternelle les efforts qu'a faits mon gouvernement pour venir en aide à ces populations malheureuses. »

« Quelques dispositions légales, importantes pour l'organisation intérieure de la monarchie et pour la réalisation de principes gouvernementaux ont été approuvés par vous et ont reçu ma sanction. La Galicie Orientale et la Bukowine ont vu se rapprocher de la réalisation de leurs vœux relativement aux voies ferrées qui les traversent. La proposition qui vous a été soumise au sujet du chemin de fer de la Transylvanie n'a pas trouvé, il est vrai, la solution attendue; mais c'est ma volonté et ce sera le soin du gouvernement que cette importante ligne soit bientôt exécutée. »

« La loi des finances votée dans les deux Chambres a assuré la base constitutionnelle pour la gestion financière pendant la période actuelle de l'administration. »

« La note qui autorise la perception des contributions et des taxes de l'année pas-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 FÉVRIER 1864.

— N° 3. —

BLENDA

CHAPITRE III.

(Suite).

— Oui, mère, tout, tout !
Et l'enseigne donnait lecture du titre de chacun des ouvrages, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, y compris ces mots importants : Imprimerie de Lindh, à Orehore.

« N'y a-t-il point de roman de chevalerie, cher père ? demanda à son tour Blenda d'une voix timide. »

— Oh ! si ; voilà *Rodolphe de Werdenberg*.
Et tous étaient satisfaits ; tandis que le père et la mère se délectaient surtout à la lecture des tableaux de famille tantôt humoristiques, tantôt idylliques de La Fontaine, le cœur de Blenda ne battait jamais

(*) Reproduction interdite.

si fort que quand son père lisait, de sa voix expressive, les beaux romans de chevalerie pleins de tournois, de héros mystérieux à la visière baissée, de jeunes châtelaines brochant en or et en argent, de ponts-levis, de tours gothiques, de justices secrètes, et surtout de ces êtres enchanteurs qu'on nomme troubadours et qui n'étaient parfois qu'un amant ou même une amante déguisée.

Mais, soit scènes d'intérieur, soit romans de chevalerie, ces ouvrages captivaient tellement la petite famille que l'après-midi et la soirée passaient comme un songe pour les deux dames, assises à leurs rouets, qui tournaient comme d'habitude avec un léger bourdonnement, et pour l'enseigne, lisant à haute voix et fumant sa pipe tour à tour. N'avait-on, après cette jouissance de l'esprit, que de la bouillie d'orge pour nourrir le corps, cela ne faisait rien ; car, disait madame Emerence — après avoir toutefois été chercher dans l'armoire une petite tranche de viande froide pour son mari — « on ne mange que pour se soutenir, et, n'ont-ou même que de la bouillie d'avoine, on n'est pas malheureux pour ça. »

Pas une seule fois il ne vint à l'esprit de la bonne dame que cette nourriture poétique, si peu substantielle et prise avec tant d'excès, pourrait bien être nuisible à sa chère Blenda ; non, chevaliers et pages, damoiselles et troubadours occupaient l'imagination de la jeune fille sans que personne y mit obstacle. Les romans de chevalerie et l'école de La Fontaine et de Kotzebue avec ses sentiments exagérés, étaient déjà surannes alors, et le public faisait ses délices de Walter Scott ; néanmoins les œuvres calmes et sages de cet écrivain, ses admirables descriptions et

ses caractères vigoureux, mais pas assez romanesques au goût de la famille de Kühlen, étaient loin de supplanter chez elles ses romans favoris.

Quand, par hasard, le propriétaire du cabinet de lecture leur envoyait un roman en vogue, madame Emerence lui écrivait pour le prier humblement de leur faire grâce de ces pauvretés-là.

« Quiconque a vu des lacs et des montagnes pourrait en écrire autant, ajoutait-elle. Je paie pour avoir des livres véritables, et si vous ne m'en envoyez point, il y a, Dieu merci ! un cabinet de lecture à Wenersborg tout aussi bien qu'à Skara. »

Le libraire, partisan de l'école nouvelle, ne leur adressait donc plus que ce qu'il appelait un vieux fatras, et la famille continuait de vivre dans la sphère arriérée où elle s'obstinait à se trouver heureuse.

Parmi les romans qui avaient captivé l'esprit de Blenda, il en était un surtout qu'elle lisait si haut que son père lui en fit présent le jour anniversaire de sa naissance. Ce non plus *ultra* des ouvrages intéressants était intitulé : *Agnès et Berthe ou amour et fertilité*.

La sœur Berthe et la tendre Agnès aimaient le chevalier Egbert Montabor ; et lui, pareil à une étoile, comme dit la romance, il brillait pour toutes deux, car il adorait la courageuse Berthe, mais son amour appartenait à la douce Agnès, que sa valeur faisait trembler, tandis que Berthe l'excitait toujours à chercher les périls.

Tout cela occasionnait chez notre héroïne une lutte éternelle. Tantôt elle rêvait que, comme Agnès, elle errait parmi des fleurs, des brebis et des oiseaux ; tantôt, comme Berthe, elle se rendait, à

cheval et déguisée, au camp d'Egbert, et manquait à la réserve de son sexe pour passer quelques heures dans la tente du chevalier ; tantôt, sous le costume d'un troubadour, la harpe sous le bras, elle montait au donjon d'Agnès et chantait les exploits d'Egbert Montabor, dans le but d'amener la jeune châtelaine à se trahir ; car Berthe voulait jurer par elle-même si la renommée disait vrai en rapportant qu'Egbert, son fiancé, aimait la fille de la veuve dont, à la prière de Berthe, il était allé défendre les droits.

« Oh ! se disait Blenda, elles sont toutes deux si dignes d'envie que je ne sais laquelle je voudrais être... ; peut-être bien Agnès, mais un peu moins colombe, » ajoutait-elle en rougissant.

C'est qu'à la fin du roman, Agnès devenait la femme du chevalier.

Mais quand, à l'heure du crépuscule, Blenda ouvrait son piano, elle redevenait la sœur Berthe, déguisée en troubadour et chantant devant Agnès :

Noble valeur, intrépide courage
De l'Allemagne enflamment tous les preux ;
De mer en mer, de rivage en rivage
Ils vont porter leurs exploits glorieux.

Mais, comme une étoile brillante,
L'illustre Egbert de Montabor
Par sa bravoure éclipsa encore
Leur élite forte et vaillante.

Dans les combats où respindit sa lance,
Leur bras terrible est au loin redouté ;
Nul dans les jeux, et les chants et la danse,
N'est leur égal en noblesse, en beauté.

Mais, comme une étoile brillante,
Le bel Egbert de Montabor
Par sa grâce surpassa encore
Leur élite jeune et charmante.

Ces chevaliers, que l'honneur accompagne,
Ont des amours pures comme les cieux ;
Chastes beautés, les filles d'Allemagne
Méritent bien leur hommage et leurs vœux.

Mais, comme une étoile brillante,
Berthe, promise à Montabor,
En dour attrait efface encor
De ses sœurs la plus ravissante.

C'est ainsi que notre jeune héroïne vivait au foyer paternel, partageant son temps entre son travail, ses rêveries, son piano, ses pigeons et ses fleurs, aussi intéressantes pour elle que les jardins suspendus de Babylone pour la reine Sémiramis. Blenda avait imaginé d'établir une petite terrasse de six aunes de long et de quatre aunes de large sur la crête saillante d'un rocher, et elle y avait transporté elle-même la terre et fait les plantations à l'aide de la servante et du jeune berger.

Tout cela était bien suffisant pour faire le bonheur d'une jeune et innocente enfant comme Blenda.

Mais la maladie de son père vint détruire le calme riant de son existence ; nous savons déjà que, depuis lors, tout n'avait été dans la maison que trouble et chagrin jusqu'au moment où la mère déroula aux yeux de sa fille ce grand plan d'avenir sur lequel se croisaient tant de routes diverses.

Comme Blenda l'avait prédit, elle ne dormit guère cette nuit-là, et dans ces courts instants de sommeil elle ne cessa de rêver.

Mais ces rêves étaient des rêves tout nouveaux.
Tantôt elle était au spectacle, et un personnage de distinction, décoré d'une